

Introduction

L'étendue des travaux de Robert Buijtenhuijs

Wim van Binsbergen, Piet Konings et Gerti Hesseling

Ce recueil présente onze articles rédigés par des africanistes qui, pendant des années, ont étroitement collaboré avec Robert Buijtenhuijs et qui ont été influencés par ses travaux et sa personnalité. Dans sa conception, cet ouvrage est un hommage approprié à un auteur qui a été prolifique et varié, dont les travaux pendant plus de trente années se sont caractérisés par un dévouement sans faille aux causes de la liberté et de la démocratie sur le continent africain, et qui, dans son travail, a toujours fait preuve d'intégrité intellectuelle et de sens des responsabilités. Il a montré la voie à d'autres chercheurs de sa génération et des générations suivantes qui se sont imposés dans les études africaines dans le domaine politique, social et religieux. Par ses travaux, Robert Buijtenhuijs a participé intellectuellement à des processus parmi les plus significatifs de la mutation politique qu'a connue le continent africain pendant la seconde moitié du XX^e siècle et à certains des débats les plus cruciaux qui aient animé le monde des études africaines. En conséquence, le présent ouvrage reflète en condensé certaines des problématiques centrales de l'Afrique et des études africaines des dernières décennies, et la liste des participants ne présente pas simplement un réseau personnel d'amis et de collègues, mais inclut des noms qui sont au cœur de ces débats.

Depuis ses travaux innovateurs et fructueux sur les Mau-Mau effectués dans le cadre de sa thèse de doctorat dans le sillage de George Balandier, Robert Buijtenhuijs a été fasciné par le phénomène des mouvements révolutionnaires et des guerres paysannes en Afrique : leur classification, les recherches méticuleuses sur leurs trajectoires spécifiques, leur interprétation et la position adoptée par le chercheur à l'égard de ces phénomènes capitaux mais confus et apparemment contradictoires. Il convenait donc qu'une partie importante de ce livre soit consacrée à des articles portant sur ce centre d'intérêt majeur. Dans ce domaine, Robert Buijtenhuijs s'est affirmé en tant qu'historien contemporain, qui savait combiner un esprit curieux et réaliste, méfiant de la théorisation, avec une recherche minutieuse et très innovatrice des faits primaires. Buijtenhuijs a parfois dû conduire cette recherche dans des circonstances dangereuses que la plupart des chercheurs fuiraient

intuitivement, ou dans des situations relevant davantage du roman d'espionnage que de la pratique de l'anthropologie politique. Au cours de ces dernières décennies, ces recherches l'ont de plus en plus souvent conduit dans les coulisses du pouvoir central ou de l'Assemblée nationale démocratique d'un pays africain, où il était le bienvenu. Cependant, Buijtenhuijs passait une bonne partie du temps de ses recherches dans les archives prosaïques de journaux, fouillant dans des tonnes de coupures et de reportages non publiés. Son objectif n'était pas de fonder de nouvelles théories, mais de démystifier les théories prééminentes, et ce n'est pas un hasard si son rêve d'écrire un jour un grand ouvrage sur les guerres paysannes africaines du XX^e siècle ne s'est jamais matérialisé ; en revanche, il a rédigé quatorze livres, dont plusieurs sont devenus des classiques de notre époque, nombre d'entre eux contenant des digressions comparatives et théoriques de grand intérêt ; pourtant, dans les moments cruciaux, Robert Buijtenhuijs a toujours préféré l'émotion de découvrir et de rendre une nouvelle situation spécifique avec ses propres tensions et ses propres thèmes d'actualité, à la portée comparative et théorique requise pour un chef-d'œuvre onirique de cette nature. Il a ainsi agi en véritable historien contemporain, plutôt qu'en la qualité d'anthropologue politique que lui valait sa formation.

Les articles présentés dans la section intitulée «Révolutions et guerres paysannes» reflètent parfaitement la majeure partie de ses travaux fondamentaux dans ce domaine.

Buijtenhuijs ayant rédigé quatre livres de premier ordre et de nombreux articles sur le Tchad, il convient que le livre commence par l'étude générale réalisée par l'historien français Bernard Lanne sur trois quarts de siècle d'histoire politique tchadienne s'achevant au coup d'État de 1975. Le Tchad est une création de la colonisation française qui s'installa de 1900 à 1914. Rattaché à l'Afrique-Équatoriale française (AEF), il fut successivement un territoire militaire puis une colonie dirigée par un gouverneur civil. Entrant en 1946 dans l'Union française, il devient un territoire d'outre-mer de la République française qui élit une assemblée locale et des représentants au Parlement de Paris. La loi-cadre de 1956-1957 le dote d'un conseil de gouvernement élu. Le 28 novembre 1958 est proclamée la République du Tchad, État autonome, membre de la Communauté qui devient indépendant le 11 août 1960. Le premier chef de l'État, François Tombalbaye, établit un régime de parti unique, mais doit faire face à un mouvement de rébellion dans le nord du pays. Le régime devient autoritaire et policier. Un coup d'État militaire le renverse le 13 avril 1975. C'est alors que s'est manifesté le mouvement révolutionnaire (Frolinat) qui devait dominer la suite de l'histoire du Tchad, ainsi qu'une grande partie de l'œuvre de Robert Buijtenhuijs.

L'historien britannique Terence Ranger, quant à lui, remonte aux travaux précédents de Buijtenhuijs qui portaient sur le mouvement mau mau du Kenya. Ranger retrace en particulier l'influence que l'image des Mau Mau a exercée sur un pays qui, beaucoup plus tard, allait devenir le théâtre d'une guerre nationale de libération : le Zimbabwe. Quand le nationalisme africain a émergé au Zimbabwe, des commentateurs blancs ont essayé de le déprécier en déclarant qu'il s'agissait d'un phénomène éphémère, encouragé artificiellement de l'extérieur du pays et visiblement nourri des images des Mau-Mau. En réaction contre cette attitude, la plupart des historiens du nationalisme zimbabwéen ont mis exclusivement l'accent sur ses origines indigènes et sa dynamique interne. Il a été clairement établi que le nationalisme zimbabwéen avait des racines profondes. Ainsi, il apparaît que le moment est venu de réexaminer la question des influences externes. De même que Robert Buijtenhuijs a réalisé des études comparatives de l'insurrection en Afrique, les historiens ont besoin de comparer les nationalismes et d'examiner les liens existant entre eux. L'article de Ranger explore les diverses manières dont la violence des Mau-Mau, traitée si subtilement par Buijtenhuijs, a influencé l'opinion politique africaine dans le sud de la Rhodésie et a contribué à la montée du nationalisme africain.

Qu'implique l'emploi des termes de «guerre paysanne» ou de «guerre de libération» pour désigner des mouvements tels que le Frolinat et les Mau-Mau? Cet instrument conceptuel est-il approprié lorsqu'il est appliqué au continent africain tout au long du XX^e siècle ? Telle est la question centrale posée dans son article par Stephen Ellis, historien et analyste politique britannique installé aux Pays-Bas. Selon Ellis, les africanistes ont interprété la majeure partie des violences du XX^e siècle comme des guerres, et en particulier des luttes de résistance ou de libération contre les puissances coloniales, mais aussi contre les gouvernements postcoloniaux oppressifs. Les analystes ont du mal à comprendre une nouvelle génération de guerres qui ne correspondent pas aux modèles historiographiques existants. L'étude de ces nouvelles guerres devrait nous inciter à reconsidérer notre interprétation d'épisodes antérieurs de violences qui ont frappé de vastes contrées. Le raisonnement d'Ellis signifie que l'évaluation et l'application des travaux de Buijtenhuijs se poursuivront dans les années futures, mais qu'en outre, nous devons élargir notre cadre conceptuel au-delà de son étendue habituelle à la fin du XX^e siècle, l'époque où Buijtenhuijs a publié ses écrits majeurs.

Une invitation similaire à réévaluer des concepts établis et à les appliquer à des situations nouvelles et imprévisibles du présent sous-tend l'article de l'anthropologue politique néerlandais Peter Geschiere. Minimisant quelque peu l'importance de l'orientation théorique implicite dont est imprégnée la plus grande partie des travaux de Buijtenhuijs, Geschiere avance que les contributions explicites et durables de Buijtenhuijs à la théorie ont été limitées. Nous avons mentionné plus haut qu'une des activités favorites de

Buijtenhuijs au cours des années a consisté à démystifier la théorie plutôt qu'à la faire progresser. On manquerait toutefois de faire justice à Buijtenhuijs si on n'essayait pas de déterminer d'où lui venait cette méfiance à l'égard de la théorie. Une étude de ses écrits critiques et polémiques révélerait que la position de Buijtenhuijs ne découle pas d'une incapacité à théoriser, mais d'une attitude résolument réservée envers la théorisation pour l'amour de la théorie, de la théorie fondée sur des preuves réfutables et de seconde main au lieu d'innombrables éléments de preuves répertoriés de façon méticuleuse et laborieuse, rassemblés avec soin et imagination ; c'est la méfiance d'un artisan instruit à l'égard des discours élitistes (et disproportionnellement récompensés) revendiquant des connaissances supérieures censées produire des théories. Buijtenhuijs, à l'inverse, a choisi de vouer un attachement d'ermite à la célébration assidue d'une vérité locale, mineure, que l'historiographie est davantage en mesure de révéler et de soutenir que le sociologue politique armé de théories rigides.

Aussi sympathique et productive que cette position intellectuelle ait pu paraître, Geschiere explore dans son article certaines de ses faiblesses. Les rares digressions théoriques de Buijtenhuijs, soutient Geschiere, se rapportaient à sa déception devant la disparition trop rapide du «politique par le bas». Cette approche de l'étude de la politique postcoloniale en Afrique avait été lancée par ses congénères de *Politique africaine* au début des années 1980. L'article de Geschiere est centré sur la brève carrière d'une des notions développées en relation avec cette approche, à savoir celle de «mode populaire d'action politique». À l'aide de quelques exemples empruntés à ses propres recherches sur la sorcellerie et la politique dans le sud-est du Cameroun, Geschiere essaie de démontrer que toute notion de «populaire» se heurte à un écueil en ce sens qu'elle suppose une ligne séparatrice, parfois implicite, d'un type ou d'un autre entre «le peuple» et une «élite». Cependant, une des difficultés de l'étude de la politique en Afrique, qui est à la fois un de ses aspects les plus fascinants, réside dans l'osmose entre dominants et dominés : en Afrique, ce qui semble populaire à un observateur extérieur s'avère souvent, vu de plus près, associé à l'élite. Cependant, plus nous nous rendons compte de la réalité de cette osmose, plus nous devons reconnaître – même si le terme de «populaire» devient ambivalent par définition – qu'une perspective «par le bas» est de plus en plus présente au cœur même de l'étude de la politique africaine. Dans ce sens, les regrets de Robert Buijtenhuijs causés par la disparition du «politique par le bas» sont peut-être justifiés au plan formel, mais s'avèrent quelque peu non fondés face au contenu des recherches actuelles sur la politique africaine.

Geschiere signale encore que la question, prise dans son ensemble, a des implications plus générales. La recherche de contreponds clairs, dans la politique africaine, aux régimes nationaux autoritaires – recherche qui a marqué nombre d'études africaines pendant les dernières décennies – reflète peut-être une configuration politique particulière à l'Occident, dont on

pourrait dire que la politique y est dominée par l'opposition entre des alternatives idéologiques tranchées. Cependant, avec la prédominance croissante du «marché» sur la politique en Occident, et avec le rétrécissement concomitant de l'étendue des choix de lignes politiques, une telle configuration (la politique, arène d'idéologies opposées) semble de plus en plus appartenir au passé. Certaines caractéristiques de la politique africaine (l'accent mis sur le charisme personnel, le rôle central des identités particularistes, la vaste envergure des réseaux de clientélisme) semblent parfaitement convenir à ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui la «désidéologisation» de la politique, même dans la région de l'Atlantique Nord. Geschiere se demande finalement s'il faut en conclure que l'Afrique est un exemple de ce qui attend l'Occident. Les travaux de Robert Buijtenhuijs offrent des suggestions curieuses sur ce point.

Un dialogue à peu près similaire et une réévaluation partielle des travaux de Robert Buijtenhuijs sont au centre de l'article de l'anthropologue politique français Jean Copans. Dans son article intitulé «Le faux naïf sur les sentiers des guerres (de libération nationale ?) : l'anthropologie est-elle naturellement anti-impérialiste ? », Jean Copans essaie de creuser derrière la position intellectuelle assumée par Robert Buijtenhuijs pendant des décennies. Robert Buijtenhuijs est intervenu de manière ponctuelle mais régulière pendant près de 30 ans dans la discussion sur les rapports entre l'anthropologie et le colonialisme (ou l'impérialisme). L'auteur passe en revue plus d'une vingtaine d'articles ou de chapitres d'ouvrages de Robert Buijtenhuijs dont plus de la moitié porte explicitement sur ce thème. Il rappelle les prises de position personnelles qui ont déclenché chez ce dernier l'étude du mouvement mau-mau du Kenya et des recherches contre-insurrectionnelles conduites par des anthropologues coloniaux. Cet intérêt a été conforté ensuite par l'étude de la guérilla du Frolinat, puis du processus de transition démocratique tchadien. Les réflexions de Robert Buijtenhuijs sont à replacer dans le cadre d'une interrogation plus globale portant à la fois sur la nature des élites et des dirigeants révolutionnaires et sur le sens historique et sociologique des révoltes et des révolutions du Tiers monde. Cela l'a notamment conduit à reprendre de manière critique certaines des hypothèses de G. Balandier et de J.-F. Bayart. Toutefois, Copans soutient qu'un examen attentif des écrits de Robert Buijtenhuijs montre une évolution quelque peu solitaire de ses réflexions mêmes concernant l'engagement de l'anthropologie qui ne tiennent compte ni des nouvelles réflexions ethniques ni des caractéristiques de l'objet postmoderne de la discipline. Cependant, la fidélité rigoureuse de l'anthropologue à ses premiers principes d'engagement force l'admiration en ces temps de prise de distance de la discipline avec les interpellations historiques du mouvement sociopolitique en général.

Le second domaine majeur des recherches de Robert Buijtenhuijs a surgi spontanément de ses travaux sur les guerres et les révolutions paysannes : la

consolidation des relations politiques au cours des transformations suivant un conflit armé. Ce développement logique de son centre d'intérêt premier s'est fondu dans la résurgence, sur le continent africain, des mouvements démocratiques dans le sillage de la mort du communisme et de la chute du mur de Berlin, après 1989. Au début des années 1990, Robert Buijtenhuijs a entamé une recherche documentaire, au Centre d'études africaines de Leyde, sur la littérature de plus en plus abondante consacrée à la démocratisation en Afrique, et ses ouvrages sur le sujet (rédigés en collaboration, l'un avec Elly Rijnierse, l'autre avec Céline Thiriot) comptent parmi les *best-sellers* de la production imprimée de cet organisme.

Se référant aux nouvelles entités politiques pouvant émerger des décombres des États effondrés en Afrique ou ailleurs, le politologue néerlandais Martin Doornbos se demande dans son article à quel moment on peut parler (à nouveau) d'État. Pour étayer sa réflexion, il prend l'exemple du Puntland, situé au nord-est de l'ancienne république de Somalie qui, depuis 1998, a pris quelques mesures constitutionnelles et administratives importantes en vue d'établir une organisation étatique. L'analyse puise largement dans les processus récents de délibération au sein de la société du Puntland qui tendaient à adopter une nouvelle orientation vers les priorités de la reconstruction et du développement.

La démocratie et la démocratisation figurent naturellement parmi les grandes priorités lors d'une reconstruction sociétale et politique de cette nature. Les trois articles suivants approfondissent ce sujet.

Elly Rijnierse, spécialiste néerlandaise de relations internationales qui prépare actuellement une thèse de doctorat, a collaboré avec Robert Buijtenhuijs à une étude sur le phénomène de la démocratie fondée sur l'Afrique. Cette étude l'a menée à distinguer trois formes spécifiques de démocratie : la démocratie de consensus, la démocratie représentative et la démocratie réflexive. Ces types de démocratie appartiennent, estime-elle, aux trois types différents de structures sociales : la prémodernité, la modernité et la contemporanéité. Les trois structures sociales sont présentées par Rijnierse comme des structures primaires, comparables au statut des couleurs primaires (rouge, jaune et bleu) dans le spectre solaire. L'auteur montre comment les structures sociales, aussi bien en Afrique qu'en Europe, peuvent être comprises comme étant composées des structures sociales primaires. À partir des expériences artistiques de Brian Eno, Rijnierse suggère que ce phénomène démocratique pourra probablement être mieux compris à l'aide de la théorie de la complexité. Cette théorie est censée correspondre au «projet cosmopolite», qui apparaît comme une théorie holistique de la mondialisation.

Après cet exercice de théorisation, la contribution de Piet Konings, sociologue politique néerlandais, demeure fermement enracinée dans la réalité institutionnelle africaine empirique. L'étude de Konings essaie de combler une des lacunes les plus frappantes du corpus croissant d'études portant sur le processus de démocratisation en Afrique : le rôle des syndicats. Se fondant

sur une étude comparative de trois pays (Zambie, Ghana et Cameroun), Konings parvient à la conclusion que le rôle des syndicats dans le processus de transition démocratique africain a été plus complexe que les écoles de pensée, qu'elles soient pessimistes ou optimistes, voudraient nous le faire croire. Les études de cas de Konings révèlent une grande variété dans le rôle des syndicats, qui est fonction non seulement de facteurs tels que leur force organisationnelle et leurs relations antérieures avec l'État, mais aussi de leur volonté de s'engager directement dans l'établissement d'une démocratie formelle, sous la forme en particulier d'un régime multipartite. Ayant appris par des expériences passées douloureuses que toute alliance étroite des syndicats avec des mouvements et des partis politiques pouvait finalement contrecarrer la défense des intérêts des travailleurs, les leaders syndicaux africains ont eu de plus en plus tendance à garder leurs distances de la lutte visant à l'introduction d'une démocratie formelle. Ils préfèrent se battre pour l'autonomie des syndicats à l'égard de l'État, et pour une participation accrue des syndicats dans le processus décisionnel national, qu'ils considèrent comme les préalables de la défense des intérêts des travailleurs et du développement d'une culture démocratique dans la société.

La politologue française, Céline Thiriou, est coauteur avec Robert Buijtenhuijs d'un ouvrage d'analyse de la littérature sur la démocratisation en Afrique subsaharienne de 1992 à 1995. Son article publié dans ce volume se fonde sur une thèse, soutenue récemment, portant sur le rôle de l'armée dans la transition démocratique en Afrique subsaharienne. L'armée, à la fois institution et acteur politique, a un rôle difficile à analyser. Sa particularité tient notamment à sa perméabilité extrême aux clivages sociologiques, ethnorégionaux et économiques du monde civil. La transition démocratique implique une démilitarisation du pouvoir qui n'est pas gagnée d'avance. Divers facteurs entrent en ligne de compte. Finalement, au regard des conditions nécessaires pour le retrait de l'armée du pouvoir politique, on peut se demander si les régimes postmilitaires ne restent pas soumis à une sorte de conditionnalité militaire tant l'omniprésence de l'armée reste évidente.

Les travaux de Robert Buijtenhuijs suivent un troisième fil directeur, moins évident toutefois : les dimensions culturelles, symboliques, notamment religieuses, des processus et des conflits politiques sur lesquels sont axées ses études des mouvements révolutionnaires. Du mouvement mau-mau, nouvelle forme possible d'usages consacrés de prestation de serment, aux composantes chrétienne et musulmane se trouvant face à face dans le conflit tchadien, en passant par la contribution éventuelle des églises chrétiennes aux premiers mouvements de résistance du continent africain, Robert Buijtenhuijs a analysé dans divers textes la dimension religieuse des phénomènes politiques et leur interprétation possible. Il convient donc que ce recueil comporte deux articles sur les relations existant aujourd'hui sur le continent africain entre, d'une part, la politique et, d'autre part, les religions occultes et organisées.

Avec son essai provocateur sur le sacrifice humain, le Togolais Comi Toulabor aborde un sujet qui a non seulement été entouré pendant longtemps d'un silence embarrassé, mais qui a même fait l'objet d'une autocensure de la part des chercheurs africanistes suffisamment proches des réalités de l'Afrique contemporaine pour savoir ce qui se passait dans les coulisses du pouvoir, tant à l'échelon national, régional que local. Dans le cadre de la politique du savoir qui prévaut actuellement dans les études africaines, un article comme celui-ci ne pouvait être écrit et publié que par un chercheur africain suffisamment reconnu. En qualité d'éditeur, nous reconnaissons l'importance des études de cette nature, mais, en même temps, nous ne pouvons que souscrire à l'opinion de l'auteur sur l'absence de preuves et sur l'impact potentiellement néfaste des études de ce type sur l'image très négative des sociétés et des peuples africains dans le monde contemporain.

Dans nombre de postcolonies africaines tels le Cameroun, la Côte d'Ivoire, le Gabon, le Ghana, la Guinée, le Liberia, le Tchad, le Togo ou l'ex-Zaïre, etc., on pratique des sacrifices humains, soutient Toulabor, dans les cercles des pouvoirs en place. Votifs, propitiatoires ou expiatoires, ils constituent selon les croyances le don le plus précieux que l'individu puisse offrir à une divinité en échange d'avantages jugés non négligeables. Ils sont souvent déguisés en meurtres politiques lorsque les victimes sont elles-mêmes des personnalités du sérail du pouvoir. Des raisons liées entre autres à la nature ambivalente de l'activité politique perçue à la fois comme source d'enrichissement et porteuse de la mort expliquent ces pratiques destinées à se concilier ses faveurs. Mais une étude scientifique sérieuse de ce phénomène occulte est difficile à réaliser compte tenu de la fragilité des informations. Toutefois, de nombreux faisceaux d'indices concordants accréditent l'existence de sacrifices humains dans les États africains contemporains, qui interpellent la conscience humaine. Il faut rompre le mur du silence qui les entoure, plaide Toulabor, et ouvrir le débat scientifique si l'on ne veut pas faire le jeu des tenants de «l'image négative de l'Afrique».

Ce n'est pas sur les pratiques occultes (bien qu'elles apparaissent vers la fin), mais sur le christianisme organisé, en tant que facteur de contrôle social et politique urbain au niveau du quartier, que porte le dernier article, rédigé par Wim van Binsbergen, anthropologue et philosophe néerlandais. L'étude de l'urbanisme africain, distincte de l'étude de l'urbanisation, a pris un élan dans les années 1970 ; elle a fait ressortir un style de vie mêlé de plus en plus par sa propre dynamique et pour l'étude sociologique duquel les zones rurales, leurs modèles de pensée et de parenté n'étaient plus des points de référence significatifs. Le texte publié aborde les modèles émergents de contrôle social qui renseignaient sur la vie familiale et conjugale à Lusaka au début des années 1970. Appliquant un modèle courant dans le contexte des études portant sur les villes zambiennes, l'article part d'une présentation détaillée de documents relativement peu exploités, centrés sur un seul protagoniste urbain. L'analyse de ces documents montre ensuite la contribution au contrôle social

urbain, non seulement d'une organisation religieuse chrétienne urbaine formelle (qui, donc, pour employer une expression chère à Robert Buijtenhuijs, se révèle être «un endroit où on peut se sentir chez soi»), mais également de modèles d'intervention, de soutien, de conflit et de sorcellerie au sein de la parenté, qui proviennent des zones rurales.

Considérant l'ensemble des articles et des auteurs du présent ouvrage, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par l'étendue et la profondeur des recherches effectuées par Robert Buijtenhuijs et par leur impact au fil des décennies à la fois sur la pratique politique africaine et sur les recherches sur l'Afrique réalisées au plan international. Pourtant il s'est toujours montré modeste et simple, combinant une passion monacale de la recherche et de l'écriture avec un désir de discrétion, quasiment d'invisibilité, sur la scène de la recherche. Jeune chercheur, il a rapidement poussé sa méthode de rédaction à la perfection, au point que, après deux ou trois années de collecte méticuleuse de données, gardant d'innombrables petites notes (parfois de vulgaires bouts de papier, déchirés par exemple dans la marge d'une feuille de journal local) dans de multiples enveloppes (soigneusement rangées dans une boîte à chaussures en carton), il se retirait pendant six semaines et réapparaissait avec la version provisoire presque achevée d'un nouveau chef-d'œuvre. Face à un tel talent, les bases de données informatiques, les traitements de textes, et même la simple machine à écrire n'avaient pas grand-chose à offrir et étaient négligemment mis de côté. Dans ce monde de recherche intense de données et de leur représentation, la théorie était, au mieux, une échelle de Wittgenstein à rejeter après avoir laissé une partie du raisonnement atteindre un certain degré de sophistication au goût du jour. Les faits de la politique et de la contestation africaines pouvaient très bien parler d'eux-mêmes. Et cela n'a-t-il pas été le cas?

Pour illustrer le frontispice de ce livre, nous avons choisi une photo de 1997 qui montre Robert Buijtenhuijs tel que nous aimons le garder dans nos souvenirs : un homme qui, malgré sa notoriété, sait rester modeste et qui, avec respect et reconnaissance, vénère ceux qui, pour lui, ont été les géants dans le domaine des études politiques africaines, représentés ici par Basil Davidson, à l'égard duquel Robert Buijtenhuijs a ressenti l'admiration sans réserve partagée par nombre de chercheurs de sa génération et de tenants de ses idées politiques radicales. La photo ne suggère guère que Robert a mérité une place d'honneur parmi ceux-là mêmes qu'il admirait le plus.

Introduction

The scope of Robert Buijtenhuijs's work

Wim van Binsbergen, Piet Konings et Gerti Hesseling

The present collection brings together eleven articles by scholars in the field of African Studies, who over the years have collaborated closely with Robert Buijtenhuijs and who have been undergone the inspiration of his work and personality. As such, this volume as a whole is a fitting tribute to an author who not only has been prolific and many-sided, but whose work over more than thirty years has been characterised by a sustained dedication to the causes of freedom and democracy on the African continent, and who in the process has always struggled to achieve and retain a level of intellectual integrity and accountability that has inspired others of his generation and of the later generations now filling the ranks of African political, social and religious studies. Robert Buijtenhuijs, through his work, has intellectually participated in some of the most significant processes of political transformation to take place on the African continent in the second half of the twentieth century, and in some of the most crucial debates in the world of African Studies. In consequence, the present book reflects in a nutshell some of the central problematics of Africa and of African Studies in recent decades, and its list of contributors, more than merely reflecting a personal network of friends and colleagues, includes some of the central names in these debates.

Ever since his pioneering and seminal Ph.D. work on Mau Mau as directed by George Balandier, Robert Buijtenhuijs has been fascinated by the phenomenon of revolutionary movements and peasant wars in Africa : their classification, the meticulous investigation of their specific trajectories, their interpretation, and the positioning of the researcher vis-à-vis these vital but confusing and apparently contradictory phenomena. Inevitably a large section of this book had to be devoted to contributions reflecting this central interest. Here Robert Buijtenhuijs has in the first place asserted himself as a contemporary historian, whose main stock in trade has been the combination of an inquisitive, realistic mind suspicious of theorising, with the painstaking and highly inventive search for primary data. This search Buijtenhuijs sometimes had to conduct under dangerous circumstances which most researchers would intuitively shun, or under circumstances more familiar

from espionage thrillers than from real-life political anthropology. In the more recent decades it would increasingly take him, as a welcome outsider, to the corridors of national power, at an African country's national democratic assembly. Much of Buijtenhuijs's research time, however, was spent in prosaic newspaper archives, plodding through tons of clippings and unpublished news reports. Not the creation but the debunking of grand theory was among his objectives, and it is no accident that his dream of ever writing a grand book on African Peasant Wars of the Twentieth Century never materialised – fourteen other books were realised instead, several of them modern classics in their own right, many of them containing interesting comparative and theoretical excursions ; yet at crucial moments Robert Buijtenhuijs has always preferred the thrill of entering, and rendering, a new specific situation with its own tensions and topicalities, over the comparative and theoretical scope required for such an oneiric magnum opus. It showed him the true contemporary historian he has been, more than the political anthropologist he may have been by training.

The tributes which the present book contains in the section of «Revolutions and Peasant Wars» adequately reflect much of Buijtenhuijs's important work in this field.

Having written four major books and a large number of articles on Chad, it is appropriate that the series of contributions should open with the French historian Bernard Lanne's overview of three quarters of a century of Chadian political history up to the coup of 1975. Colonisation by France took place in the years 1900-1914. Drawn into the orbit of French Equatorial Africa (A.E.F.), Chad was successively a military territory, then a colony with a civilian governor. In 1946, under the French Union, Chad became an Overseas Territory of the French Republic, and in that capacity was entitled to elect a local Assembly and delegates to the Parliament in Paris. The «loi-cadre» of 1956-57 provided it with an elected government council. The Republic of Chad was declared on 28 November, 1958, as an autonomous state, and a member of the French Commonwealth. It gained full independence on 11 August, 1960. François Tombalbaye as the head of state established a one-party system, but had to yield to a rebellious movement in the north of the country. The regime became more and more authoritarian and approached a police state. A military coup d'état meant the end of the regime on 13 April, 1975. It is then that the revolutionary movement manifested itself (Frolinat) which was to dominate the subsequent history of Chad, as well as a large part of Robert Buijtenhuijs's oeuvre.

Meanwhile Terence Ranger, the British historian, returns to Buijtenhuijs's earlier work on the history of the Kenyan Mau Mau movement. Ranger particularly traces the influence which the image of Mau Mau has had on a country which was to be the scene of a much later national war of liberation: Zimbabwe. When African nationalism was emerging in Zimbabwe, white commentators attempted to belittle it by claiming that it was a “mushroom

growth”, artificially stimulated from outside the country - notably fed on the images of Mau Mau. Reacting against this, most historians of Zimbabwean nationalism have laid exclusive emphasis upon its indigenous origins and internal dynamics. It has been sufficiently established that Zimbabwean nationalism had deep roots. Thus it appears that the moment has come to re-examine the question of its external influences. Just as Robert Buijtenhuijs has made comparative studies of insurrection in Africa, so historians need to compare nationalisms and to look at the connections between them. Ranger's contribution explores the many and complex ways in which the violence of Mau Mau, treated so subtly by Buijtenhuijs, influenced African political opinion in Southern Rhodesia and contributed to the rise of African nationalism.

What does it mean if we use the terms «peasant war» or «war of liberation» to denote movements such as Frolinat and Mau Mau? Is that conceptual instrument adequate when applied to the African continent throughout the twentieth century? That is the central question which the British, Netherlands-based historian and political analyst Stephen Ellis poses in his contribution to the present book. Much of the organised violence of the twentieth century has been interpreted – so Ellis argues – by Africanists as war, and in particular as struggles of resistance or liberation against colonial powers, but also against oppressive postcolonial governments. Analysts find it difficult to understand a new generation of wars, however, which do not easily fit into existing historiographical models. Consideration of these new wars should cause us to reconsider our interpretation of earlier episodes of large scale violence. Ellis's argument implies that the assessment and application of Buijtenhuijs's work will continue in future years, but that in addition we shall have to innovate our conceptual framework beyond the scope habitual in the late twentieth century, when Buijtenhuijs produced his major writings.

A similar invitation to reassessment and to application of established concepts to new and unpredictable situations of the present is contained in the contribution by the Dutch political anthropologist Peter Geschiere. Somewhat underplaying the implied theoretical orientation permeating much of Buijtenhuijs's work, Geschiere argues that Buijtenhuijs explicit and sustained contributions to theory have been limited. Above we suggested that the debunking, rather than the advancement, of theory has been one of Buijtenhuijs's favourite activities over the years. Yet one would not do justice to Buijtenhuijs without trying to ascertain whence this reluctance vis-à-vis theory derived. A probing into his critical and polemical writings would reveal that it is not incapability of theorising that informed Buijtenhuijs's stance, but a soundly suspicious attitude vis-à-vis the production of theory for its own sake, – of theory supported by flimsy and second-hand evidence instead of by the meticulous and laborious carting of innumerable scraps of evidence, carefully and imaginatively pieced together; it is a scholarly

artisan's suspicion of the elitist (and disproportionately highly rewarded) claims of superior insight that is pretended to come with theory. Instead Buijtenhuijs has chosen a hermit's dedication to the painstaking celebration of a minor, local truth which creative historiography, rather than rigid theoretical political sociology, is capable of revealing and of solidly upholding.

Highly sympathetic and productive as this intellectual stance has proved to be, Geschiere in his contribution probes into some of its shortcomings. Buijtenhuijs's rare theoretical excursions, so Geschiere argues, concerned his disappointment with the all too speedy demise of «le politique par le bas». This was an approach to the study of postcolonial politics in Africa which was launched by his comrades in arms of *Politique africaine* in the early 1980s. Geschiere's contribution focuses on the brief career of one of the notions developed in relation to this approach, notably that of «popular modes of political action». With the help of a few examples from Geschiere's own research on 'witchcraft' and politics in southeast Cameroon, he tries to show that a key-problem of any notion of «popular» is that it supposes some sort of dividing line – often left implicit – between «the people» and an «elite». However, one of the difficulties of the study of politics in Africa – and also one of its most intriguing aspects – is the osmosis between «dominants» and «dominés» : in Africa, what seems to be «popular» to an outside observer often turns out to be associated with the elite on closer inspection. However, the more we come to realise the facts of this osmosis, the more we have to acknowledge – even if it makes the term «popular» ambivalent by definition – that a perspective «from below» has increasingly installed itself at the very heart of the study of African politics today. In this sense Robert Buijtenhuijs's complaints about the demise« of «le politique par le bas» may have a point at the formal level but may turn out to be somewhat unfounded when confronted with the substance of current research into African politics.

Geschiere continues to point out that the whole issue has more general implications. The search for clear counterpoints in African politics against authoritarian state regimes – a search that has marked much of African Studies over the last decades – may reflect a particular political configuration in the West, in which politics could be said to be dominated by the opposition between clear-cut ideological alternatives. However, with the increasing dominance of «the market» over politics in the West, and with the concomitant narrowing of the scope for policy choices, such a configuration (politics as an arena of opposed ideologies) seems more and more a thing of the past. Certain characteristics of African politics – emphasis on personal appeal, the central role of particularistic identities, the far-flung spread of clientelist networks – seem to fit quite well such a «de-ideologisation» of politics, even in the North Atlantic region today. Geschiere ends by asking himself whether this means that Africa may well feature as an example of where the West is going to? Robert Buijtenhuijs's work offers intriguing suggestions on this point.

A somewhat similar dialogue and partial reassessment of the work of Robert Buijtenhuijs is pursued in the contribution by the French political anthropologist Jean Copans. In his article whose French title might be rendered in English as : “When self-proclaimed naïvety hits the war path leading to national liberation : Is anthropology inherently anti-imperialist ?”, Jean Copans attempts to probe behind the intellectual stance which Robert Buijtenhuijs has assumed over the decades. Repeatedly, although always from a fresh perspective, Robert Buijtenhuijs has intervened for more than thirty years in the discussion on the relations between anthropology and colonialism (or imperialism). Copans reviews over twenty articles or chapters by Robert Buijtenhuijs, more than half of which bear explicitly on this theme. He reminds us of the personal position-taking which has led, in Buijtenhuijs, to the study, both of the Kenyan Mau Mau movement, and of the counter-insurgency research conducted by colonial anthropologists in the wake of Mau Mau. This scholarly interest on Buijtenhuijs's part was subsequently reinforced by the study of the Frolinat guerrilla and of the democratic transition process in Chad. We must situate Robert Buijtenhuijs's reflections in the context of a more global inquiry into the nature of revolutionary elites and revolutionary leaders, as well as on the historical and sociological meaning to be attributed to revolutionaries and revolutions in the Third World. This has in particular brought Buijtenhuijs to critically review some of the hypotheses of G. Balandier and J.-F. Bayart. Yet Copans argues that a careful examination of the writings of Buijtenhuijs shows, in his very reflections on an anthropology committed to liberation, a personal development which has been somewhat solitary. His evolution does not seem to have taken into account new types of ethnical considerations, nor the post-modern nature of the object of study of the discipline of contemporary history in Africa. Even so, Buijtenhuijs's remaining strictly faithful, as an anthropologist, to the primary principles of commitment cannot fail to command our respect in this time when this discipline increasingly seeks to distance itself from historical reflection on the socio-political processes that constitute the modern world in general.

The second major field of Robert Buijtenhuijs's research had emerged organically from his work on peasant wars and revolutions : the consolidation of political relations in the course of the transformations following armed conflict. This logical development from his earlier interest merged with the resurgence, on the African continent, of democratic movements in the wake of the demise of communism and the fall of the Berlin Wall, after 1989. In the early 1990s Robert Buijtenhuijs initiated, at the African Studies Centre, Leiden, library research on the fast growing literature on democratisation in Africa, and his books on the topic (one co-authored with Elly Rijnierse, another with Céline Thiriot) are among the best-sellers of that institution's printed output.

The Dutch political scientist Martin Doornbos in his contribution to this volume raises the question as to when it may be considered appropriate to speak (again) of a state with reference to new political entities that may be emerging from amongst the debris of collapsed states in Africa or elsewhere. The example which Doornbos takes for closer interrogation is that of Puntland, situated in the Northeast of the former Somali Republic, which as of 1998 has taken some important constitutional and administrative steps towards establishing statehood. The analysis draws largely on recent processes of policy deliberation within Puntland society, which were intended to facilitate a renewed orientation on priorities for reconstruction and development.

Of course, democracy and democratisation are among the principal priorities in such societal and political reconstruction. The next three contributions address this topic in detail.

The Dutch Ph.D. candidate in international relations, Elly Rijnierse, collaborated with Robert Buijtenhuijs on a study of the democratic phenomenon in the African context. This has brought her to distinguish three specific forms of democracy : consensus democracy, representative democracy and reflexive democracy. These types of democracy are claimed to belong to three different types of social structure : pre-modernity, modernity and contemporaneity. These three types of social structure are conceived by Rijnierse as primary, to be compared with the primary colours red, yellow and blue, within the total range of the solar spectrum. She seeks to demonstrate how social structures, in Africa as in Europe, may be understood as composed of primary social structures. On the basis of the artistic experiments of Brian Eno, Rijnierse suggests that the democratic phenomenon may be better understood on the basis of complexity theory. This theory, it is argued, coincides with the “cosmopolitan project”, which serves as a holistic theory of globalisation.

After this exercise in theory building, the contribution by the Dutch political sociologist Piet Konings remains firmly rooted in empirical African institutional reality. Konings's study tries to fill one of the conspicuous lacunae in the growing body of literature on the democratisation process in Africa : the role of trade unions. On the basis of a comparative study of three countries – Zambia, Ghana and Cameroon – Konings comes to the conclusion that the role of trade unions in the African democratic transition process has been more complex than both pessimistic and optimistic schools of thought would like us to believe. Konings's case-studies suggest a large variation in the unions' role, depending not only on such factors as their organisational strength and their previous relations to the state, but also on their willingness to engage directly in the creation of formal democracy, in particular in the form of a multi-party system. Having become painfully aware from past experience that any close alliance of trade unions with political movements and parties could eventually be harmful to the representation of workers'

interests, African trade union leaders have increasingly become inclined to stay aloof from the struggle for the introduction of formal democracy. They instead prefer to fight for trade union autonomy vis-à-vis the state, and for a larger measure of trade union participation in the national decision-making process, which they perceive as essential preconditions for the defence of workers' interests and the development of a democratic culture in society.

The French political scientist, Céline Thiriot, has worked with Robert Buijtenhuijs on an analysis of the literature about the democratic process in Sub-Saharan Africa during the period 1992-1995. Her contribution to our reader is based upon a recently completed thesis on the role of the military in the democratic transition in Sub-Saharan Africa. The role of the military is difficult to analyse ; especially because it is both an institutional and political actor. The military is a peculiar institution because of its receptivity to the social, economic and ethno-regional cleavages. Therefore, the democratic transition, which by definition must include a demilitarization of power, is difficult to achieve. Finally when considering the omnipresence of the military in the life of these countries, one can ask if the necessary conditions exist for the military to retreat from political power. One can also ask if these countries do not still remain under a conditional form of military control.

A third important, though often less conspicuous, strand in Robert Buijtenhuijs's work has been the attention to cultural, symbolic, especially religious dimensions of the political processes and conflicts on which his revolutionary studies have concentrated. From Mau Mau as a possible transformation of time-honoured forms of oath-taking, to the possible contributions of Christian churches to primary resistance movements on the African continent, and to the Christian and Muslim strands informing the two sides of the Chadian conflict, Robert Buijtenhuijs has repeatedly and extensively written on the religious dimension of political phenomena, and their possible interpretation. It is therefore fitting that this collection should include two contributions highlighting some of the relations between politics, the occult, and organised religion, on the African continent today.

With his challenging essay on human sacrifice, the Togolese Comi Toulabor approaches a subject which has for a long time been surrounded not only by an embarrassed silence but even by considerable amount of self-censorship on the part of Africanist researchers sufficiently close to contemporary African realities to know what was going on in the corridors of national, regional and local power. Under the presently prevailing politics of knowledge surrounding African Studies, a contribution like this could only have been written and published by an African researcher of sufficiently recognised standing. As editors, we do recognise the importance of studies such as this, but at the same time we can only concur with the author's insistence on the paucity of evidence and on the potentially damaging impact

of such studies on the already highly negative image of African people and societies in the contemporary world.

In many African post-colonies such as Cameroon, Ivory Coast, Gabon, Ghana, Guinea, Liberia, Chad, Togo or ex-Zaire, human sacrifices – so Toulabor claims – are practised in the political circles that hold current state power. Such human sacrifices may be votive, propitiatory or expiatory. According to local beliefs they constitute the most precious gift which the individual could offer to a deity in exchange for benefits which are highly coveted. If and when the victims are themselves personalities on the political scene, these human sacrifices may be disguised as political murders. Why politicians resort to this kind of practices has a number of reasons, including the ambivalent nature of political action : for this is at the same time a source of wealth and a mortal threat. However, the serious scientific study of this phenomenon is rendered difficult because of the fragile nature of the available evidence. Even so, numerous indications point to the reality of human sacrifices in contemporary African states, and give the human conscience a reason for concern. As Toulabor argues, we are at risk of playing into the cards of those cultivating a “negative image of Africa”, if we do not break through the wall of silence surrounding these practices, and do not begin to subject them to scientific discussion.

Not occult practices (although these do come in towards the end) but organised Christianity as a factor of urban social and political control at the level of local urban wards constitutes the topic of the final contribution, by the Dutch anthropologist and philosopher Wim van Binsbergen. The study of African urbanism as distinct from urbanisation gained impetus in the 1970s, stressing a way of life that was increasingly following a dynamic of its own and for whose sociological treatment it was no longer meaningful to take the rural areas, their world-view and kinship patterns, as major reference points. The present argument addresses the emergent patterns of social control that informed family and marital life in Lusaka in the early 1970s. Applying a familiar format in the context of Zambian urban studies, the paper starts out with a detailed presentation of relatively unprocessed material focusing on just one urban protagonist. The subsequent analysis of this material reveals the contribution to urban social control, not only of formal, urban Christian religious organisation (which thus, using a term once dear to Robert Buijtenhuijs, appears as “a place to feel at home”), but also of rural-derived patterns of kin intervention, support, conflict, and witchcraft.

Overlooking the range of contributions and contributors in the present book, one can only be impressed by the scope and the depth of Robert Buijtenhuijs's scholarship, and by the impact it has had over the decades, both in African political practice and in international Africanist scholarship. Yet we have known him as a most humble and simple person, who has combined a monk-like dedication to research and writing with a desire of inconspicuousness, invisibility almost, in public academic settings. Quite

early in his career his method of writing had been perfected to the extent that, after two or three years of meticulous data collection, filling numerous small envelopes (carefully ordered inside a carton shoebox) with even far more numerous little notes (often mere shreds of paper such as the blank margins torn from local newspapers), he would seclude himself for six weeks and emerge with the almost perfect draft of a new magnum opus. Against such skill, electronic data bases, computerised word processing, even typing, could mean no improvement, and were contemptuously brushed aside. In the same world of a concentrated quest for data and their representation, theory was at best a Wittgensteinian ladder to cast away after having allowed part of the argument to rise to a certain level of state-of-the-art sophistication. The facts of African politics and contestation could very well speak for themselves. Or, could they ?

For the frontispiece illustration of this book we have selected a 1997 picture which brings out the Robert Buijtenhuijs as he may most of all like to be remembered : a man who, despite his achievements, does not make himself larger than he knows to be, and who with respect and acknowledgement cherishes the inspiration of what to him have been the giants of the field of African political studies – here represented by Basil Davidson, towards whom Robert Buijtenhuijs has felt the unqualified admiration shared by many members of his generation and radical political persuasion. Little does the picture suggest that Robert has deserved for himself a place of honour in the very midst of those he admired most.